

Les résultats Pisa des filles ont régressé

Les scores féminins aux tests passés par les élèves en 2015 vont à contre-courant de l'histoire, selon une étude publiée par « Le Soir ».

Une évolution à contre-courant, « spectaculaire »... Les masses de données cachent parfois de mauvaises surprises. Des chercheuses de l'ULg, spécialistes de l'éducation, sont tombées de leur chaise lorsqu'elles se sont penchées dans le détail sur les résultats des derniers tests Pisa, publiés en décembre 2016.

Selon leur étude, relayée dans *Le Soir*, les mauvais scores des jeunes filles ont plombé les résultats globaux des élèves de la Fédération Wallonie-Bruxelles.

Pisa a toujours montré un biais lié au genre mais, alors que les filles avaient voici 10-15 ans tendance à se montrer plus performantes que les garçons, l'écart s'est désormais creusé en faveur des seconds. Le tout en contradiction avec ce qui s'observe sur la moyenne des pays de l'OCDE.

Les résultats en sciences sont particulièrement interpellants. « Cette évolution à contre-courant de la tendance historique (les filles avaient progressivement rattrapé leur retard sur les garçons en sciences et en mathé-

matiques, NDLR) a de quoi surprendre », commente Valérie Quittre, chercheuse au Service d'analyse des systèmes et des pratiques d'enseignement, qui a notamment mené l'étude.

En lecture, les filles restent plus fortes que les garçons. Mais ce résultat masque une baisse des scores des adolescentes alors que ceux de leurs camarades masculins restent stables. Parmi les élèves très faibles, la proportion de filles augmente rapidement, s'inquiètent les chercheuses. ■

Les résultats des tests Pisa 2015 plombés par les filles

ENSEIGNEMENT Elles passent sous le niveau des garçons en sciences et en maths tandis qu'elles perdent leur avance en lecture

► On le savait, les résultats des francophones au Pisa 2015 ne sont pas fameux.

► Ce qu'on ignorait, c'est la part que prend le score des filles dans cette contre-performance.

Pisa est à l'école francophone ce que les nuits sont à un gamin tourmenté : le plus souvent un

cauchemar. La dernière version - livrée en décembre dernier - n'échappe pas à la règle. Comme en 2000, en 2003, en 2006 - comme à chaque livraison triennale en fait - la Communauté française est bien installée en bas du tableau, sous la moyenne OCDE. On pourrait se rassurer en plaidant le statu quo. De fait, 2015 a montré un maintien en maths et en sciences mais a révélé, pour la première fois, une baisse significative de performance en lecture. À l'inverse, même si on

observe une lente régression, nos amis flamands restent bien installés dans le haut du panier.

Voilà pour les grandes lignes dévoilées en décembre 2016. Depuis, l'ULiège qui administre le test Pisa, a remis l'ouvrage sur le métier afin d'analyser en profondeur la masse de chiffres. Et dégager d'étonnantes perspectives. À commencer par les résultats des filles, en baisse. *Le Soir* a pu consulter en primeur cette étude menée par Valérie Quittre et Fran-

çoise Crépin, chercheuses au Service d'analyse des systèmes et des pratiques d'enseignement, sous la direction de la professeur Lafontaine. ■

ÉRIC BURGRAFF

les filles Des résultats à contre-courant de l'histoire

Les masses de données cachent parfois de mauvaises surprises. Celle que l'équipe de la professeure Lafontaine a mise au jour est de taille : Pisa a toujours montré un biais intimement lié au genre mais, alors que les filles avaient voici 10-15 ans tendance à se montrer plus performantes que les garçons, l'écart s'est désormais creusé en faveur des seconds. Le tout en totale contradiction avec ce qui se dessine dans la moyenne des pays OCDE. Explications.

L'alerte est sonnée dès que l'on s'attarde sur les performances en sciences.

Dans les pays de l'OCDE, l'évolution des scores entre garçons et filles est généralement strictement parallèle. Pourtant, en Fédération Wallonie-Bruxelles on a assisté en 10 ans à une nette inversion de tendance : alors que les filles étaient, en 2006, légèrement plus performantes que les garçons, en 2009, 2012 et surtout en 2015, l'écart se creuse en faveur des garçons. Désormais, la différence selon le genre est de 11 points. « Il ne s'agit pas d'une différence énorme, mais elle est significative », dit la chercheuse Valérie Quittre. Cette évolution à contre-cou-

rant de la tendance historique (les filles avaient progressivement rattrapé leur retard sur les garçons en sciences et en mathématiques) a de quoi surprendre ». Lorsqu'on affine les données, on constate que les garçons « très faibles » étaient nettement plus nombreux que les filles en 2006 alors qu'aujourd'hui la part de filles « très faibles » dépasse celle des garçons. Ceci alors qu'on ne discerne

pas de différences fondamentales dans les parcours scolaires entre filières. Au point que « la baisse globale du nombre

d'élèves très performants en sciences est essentiellement due à une régression des filles ».

Phénomène identique ou presque en mathématiques. Les différences selon le genre évoluent mais pas de manière constante. Le rythme triennal de Pisa permet ici de remonter à 12 ans. Ainsi en 2003 et 2006, la différence de performance était très légèrement en faveur des adolescentes. Puis, en 2009, c'est le grand écart : le score des garçons est d'autant plus remarquable dans ce cas qu'il est en hausse alors que celui des

filles est en baisse. Entre 2012 et 2015, la différence se stabilise tandis qu'on note un cheminement parallèle, à la baisse, des deux groupes. L'évolution est donc, comme en sciences, en défaveur de la gent féminine.

À première vue, les chiffres en lecture sont plus rassurants. Mais à première vue seulement... Dans cette matière, incontestablement, les filles restent plus « fortes » que les garçons. Pourtant, leur score cache mal deux écueils. D'abord un recul sensible par rapport au Pisa de 2012 (-13,5 points), ceci alors que les ados francophones étaient en progression constante depuis 2006. Ensuite, une importante baisse chez les filles :

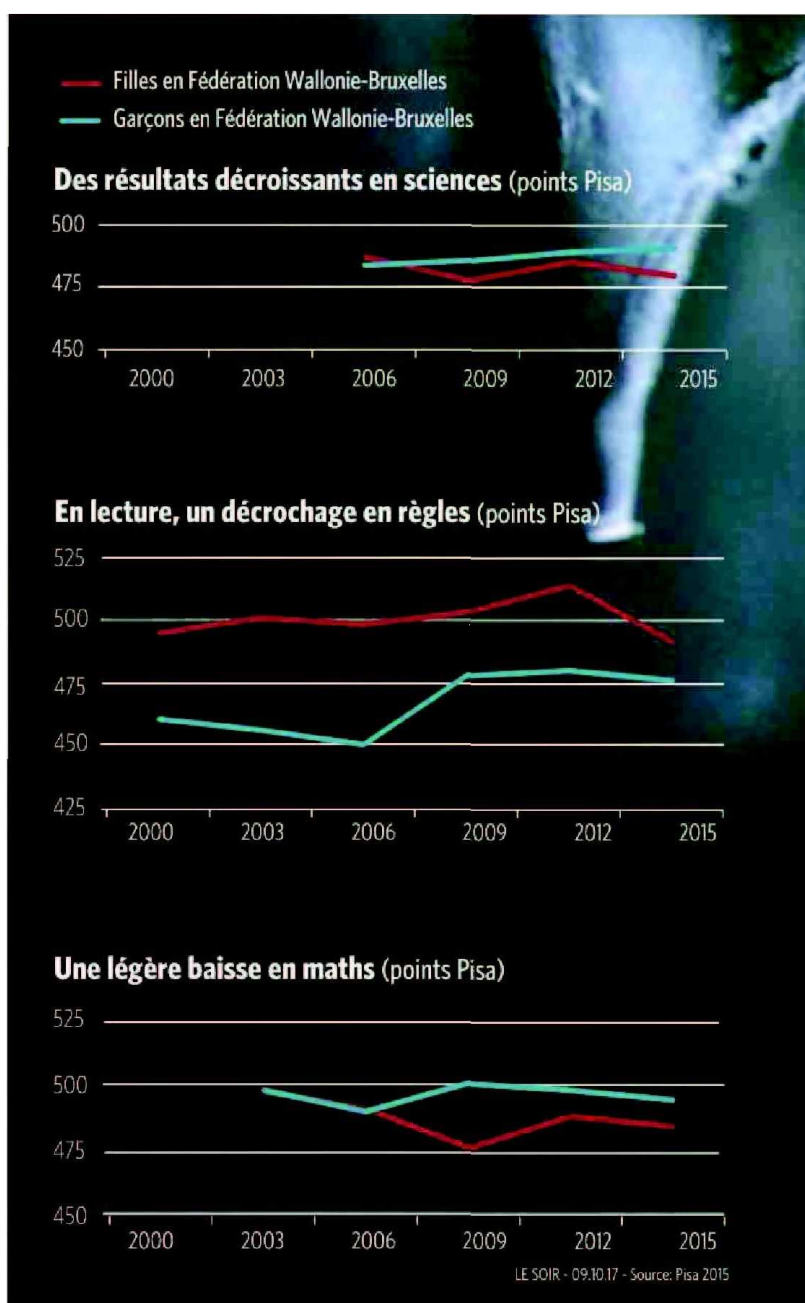
- 23 points alors que le niveau des garçons reste pratiquement stable. En conséquence, le net recul sur cette matière en Communauté française « tient

principalement à une chute assez spectaculaire des performances des filles », dit Valérie Quittre.

La chercheuse affine ensuite son analyse : du côté des moins performants, la proportion d'élèves très faibles, qui avait significativement décliné entre 2006 et 2012 dépasse à nouveau les 20 %. Si elle est particulièrement élevée chez les garçons, cumulant à 25 %, ce qui frappe, c'est l'augmentation rapide de la proportion de filles dans ce profil (20 % de filles

aux performances faibles). A l'autre bout de l'échelle des scores, elle souligne une évolution similaire à ce qui est observé en mathématiques et en sciences : une érosion de la proportion d'élèves très performants. En tout état de cause, l'avantage traditionnel en faveur des filles se réduit de plus de la moitié, passant de 34 points en 2012 à 16 points en 2015. Et ce qui pourrait paraître comme une bonne nouvelle pour les garçons n'en est en réalité pas une : « Si l'écart selon le genre se réduit, ce n'est pas parce que les garçons progressent, mais parce que les filles régressent. » ■

E.B.



ANALYSE

« Incompréhensible »

Cette subite baisse de performance des filles préoccupe évidemment la professeuse Dominique Lafontaine et la chercheuse Valérie Quittre.

« Toute l'évolution historique a été dans le sens d'un amenuisement de ces différences mais, subitement, elles réapparaissent alors même que les campagnes de sensibilisation aux discriminations sur le genre n'ont jamais été aussi nombreuses. Le phénomène n'est certes pas considérable mais il est incompréhensible. Il l'est d'autant plus qu'on ne l'observe que chez nous et, dans une moindre mesure, en Flandre. Pour les maths, par exemple aucune réforme ne permet de l'expliquer. On sait pourquoi les filles se motivent : elles ont davantage besoin d'être encouragées, soutenues mais il n'y a aucune raison que les enseignants leur apportent moins

de soutien qu'en 2006. »

L'équipe universitaire en est réduite, à ce stade, à formuler des hypothèses. « On se demande si certaines priorités pédagogiques n'ont pas déstabilisé davantage les filles. Par exemple l'approche par compétences, moins transmissive. Mais on n'a de toute façon pas de certitude qu'elle soit généralisée. »

Pour ce qui est de la lecture, « on pourrait être tenté d'attribuer une partie de la baisse au mode d'administration du test : par ordinateur plutôt que sur papier, ce qui a produit, dans l'ensemble des pays, un léger désavantage pour les filles. Cela étant, ça n'explique certainement pas tout, la baisse de niveau des filles belges francophones est beaucoup plus nette qu'ailleurs tout en impactant d'abord les meilleures. »

D. Lafontaine formule une autre hypothèse : « Peut-être que les filles commencent, elles aussi, à se démotiver par rapport à l'enseignement tel qu'il est organisé chez nous... »

E.B.

LEXIQUE

Que mesure Pisa ?

À la fin de leur scolarité obligatoire, les jeunes sont-ils dotés des compétences dont ils auront besoin pour prendre part à la vie active et être des citoyens responsables face aux défis de la

société ? C'est la réponse à cette question que tente de mesurer, dans 72 pays, le « programme international pour le suivi des acquis des élèves » (Pisa).

Échantillon. En Belgique francophone, le test a été proposé au printemps 2015 à tous les élèves âgés de 15 à 16 ans. À ce moment-là, un

élève « à l'heure » était en 4^e année de l'enseignement secondaire, quelle que soit la filière. L'échantillon de 2015 était constitué de 3.594 élèves issus de 105 établissements représentatifs.

Les niveaux. Les élèves sont classés, par matière ou par sous-matière, en 8 niveaux :

de sous 1b à 6 en passant par 1b, 1a, 2, 3, 4 et 5. Le niveau 2 peut être considéré comme le niveau charnière, soit « le seuil à partir duquel les élèves commencent à faire preuve des compétences qui leur permettront de participer de manière efficace et productive à la vie en société. »

migrants « L'évolution est positive »

ENTRETIEN

La Fédération Wallonie-Bruxelles compte une part importante d'élèves immigrés de première génération ou de deuxième génération : 22,2 % dans l'échantillon Pisa contre 12,3 % dans la moyenne OCDE. De quoi peser sur les résultats ? Nous avons posé la question à la professeure Lafontaine.

Les précédents tests Pisa avaient montré un impact non négligeable de cette variable sur les résultats. Qu'en est-il aujourd'hui ?

Ces données doivent être examinées avec précaution. D'abord parce que les systèmes éducatifs belges accueillent des proportions non négligeables d'élèves frontaliers logiquement inclus dans la catégorie « immigrés de première génération ». Ensuite parce que le raisonnement qui consisterait à lier de façon simpliste la proportion relativement élevée de jeunes issus de l'immigration et la faiblesse des performances moyennes d'un système éducatif ne résiste guère à l'analyse. En fait, différents autres facteurs sont très étroitement liés aux résultats. Le niveau socio-économique par exemple est une variable explicative bien plus puissante des performances cognitives. À cet égard, je note une bonne nouvelle : l'écart en fonction de l'origine immigrée des

élèves est en baisse, particulièrement lorsque l'on tient sous contrôle le niveau socio-économique.

C'est-à-dire ?

Les élèves issus de l'immigration obtiennent souvent, en moyenne, des performances plus faibles, c'est aussi le cas des élèves de niveau socio-économique plus faible. La question du poids respectif de ces deux facteurs sur les performances se pose. Raison pour laquelle les différences de scores entre élèves immigrés et natifs peuvent se lire en raisonnant à niveau socio-économique équivalent. La surprise est là : alors qu'en Fédération Wallonie-Bruxelles l'écart entre natifs et migrants se réduit fortement (de 46 points à 26 points) il reste très important dans la majorité des pays et systèmes de l'OCDE : 31 points en moyenne mais plus de 80 points au Japon et 57 points en Communauté flamande.

Dominique Lafontaine.

© I. L. WERTZ

On crie cocorico mais les différences restent là...

Ce n'est pas idyllique puisque des inégalités subsistent mais il y a une nette évolution, liée notamment à toutes les politiques de discrimination positive mises en place par la Communauté française. ■

Propos recueillis par
E.B.

selon les matières De graves lacunes en sciences

Le test Pisa 2015 s'intéressait de très près aux sciences, ce qui permet de comparer les résultats selon les « compétences » (expliquer des phénomènes, évaluer et concevoir des recherches, interpréter des données et des faits), les « catégories de connaissances » (connaissances scientifiques, procédurales et épistémiques) ou les « domaines de connaissances » (systèmes physiques, systèmes vivants ou systèmes de la terre et de l'univers).

C'est sur la question des compétences, et plus particulièrement sur la capacité à « expliquer des phénomènes de manière scientifique » que les performances les

élèves de la Fédération Wallonie-Bruxelles sont les plus préoccupantes. Une analyse plus fine par « niveau » (voir lexique) montre que sur ce domaine spécifique, la moitié des élèves (51 %) ne dépasse pas le niveau 2, soit le niveau charnière élémentaire. Autrement dit, « la moitié des élèves de 15 ans ne peut pas aller au-delà de l'application directe de connaissances et de compréhension de concepts scientifiques de base. C'est donc lorsque des savoirs scientifiques proprement dits doivent être mobilisés que les lacunes sont les plus frappantes », analysent la professeur Lafontaine et la chercheuse Valérie Quittre.

« Oui, il y a des lacunes graves en sciences, dit cette dernière. Il existe une double asymétrie : 23,1 % sont en niveau 1 ou en dessous, contre 21,2 % en moyenne OCDE, tandis que la part d'élèves forts se limite à 5,3 contre 7,8 %. ». Cette faiblesse remonterait aux années 70. « Une explication est à chercher dans le peu de place réservé à l'enseignement des sciences tout au long de la scolarité. Alors qu'un élève de 15 ans sur 4 n'a pas les sciences à son programme, cette matière est déjà le parent pauvre en primaire et en maternel. À un âge où les enfants sont censés questionner sur le monde, c'est préoccupant. Dans les pays qui présentent les meilleurs résultats, l'enseignement des sciences commence dès la maternelle. »

La faute au primaire donc ? « Ce serait trop simple. Il faut chercher des explications dès la formation des maîtres. Les instituteurs du primaire disent eux-mêmes qu'ils sont insuffisamment formés pour enseigner les sciences. Or, lorsqu'on se sent très fragile, il est difficile d'aller dans l'expérimentation. Ceci contribue à expliquer les lacunes décelées par Pisa mais il ne faut pas en conclure que les faibles performances en secondaire sont attribuables au primaire. Par contre, il faut y voir un des motifs du souhait d'allongement de la formation initiale des enseignants. » ■

E.B.